



HAL
open science

Le romantisme des causes perdues : la noblesse chez Vigny et Dumas

Anne-Marie Callet-Bianco, Anne-Simone Dufief

► **To cite this version:**

Anne-Marie Callet-Bianco, Anne-Simone Dufief. Le romantisme des causes perdues : la noblesse chez Vigny et Dumas. "Plus noble que le roi" : représentations littéraires de la noblesse, 2011, Angers, France. pp.41-56. hal-03378026

HAL Id: hal-03378026

<https://hal.univ-angers.fr/hal-03378026>

Submitted on 14 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le romantisme des causes perdues : la noblesse chez Vigny et Dumas

« Réconcilier la nation avec la race du de » : ce programme que se donne Vigny en projetant une Histoire de la noblesse qui ne se réalisera que partiellement reflète le divorce qui s'est installé entre une caste et un pays, englobé plus largement dans la redéfinition générale de cette première moitié du XIX^{ème} siècle, qui marque les débuts (balbutiants) de l'âge démocratique. La génération qui accède à l'âge adulte est habitée par de nombreux sentiments souvent contradictoires. La proximité écrasante du séisme révolutionnaire, perçu comme un traumatisme violent, en même temps qu'un changement de paradigme, oblige à penser le monde social et politique en d'autres termes. Reconsidération du rôle de la noblesse dans l'histoire, remise en question des catégories d'Ancien Régime, marquées par la césure noblesse/roture : les vicissitudes de l'histoire interfèrent fatalement sur la représentation que cette classe a d'elle-même, ou sur celle qu'en donnent des éléments extérieurs. Les années 1815-1848 représentent donc un moment d'adaptation à un nouveau contexte, nécessaire mais parfois douloureux, malaise que les représentants de la noblesse partagent avec la jeunesse romantique, qu'elle soit noble ou pas : difficulté à trouver sa place dans la société, nostalgie d'un passé volontiers idéalisé, recul devant la naissance de la modernité. Ce travail s'appuie sur un parallèle entre Vigny et Dumas. D'autres choix, certes, étaient possibles (Chateaubriand, Lamartine, Balzac...). Mais l'auteur de *Cinq-Mars* et celui de la Trilogie, si leurs personnalités s'opposent sur bien des points, sont aussi deux amis, dont l'un a beaucoup influencé l'autre. L'intertextualité commande de les rapprocher, pour explorer les jeux d'échos qu'on perçoit dans leurs œuvres romanesques, qui toutes deux mettent en scène la noblesse de France et s'interrogent sur son rôle dans l'histoire.

L'Aristocrate et le Bâtard

Sans partir du postulat que l'origine sociale conditionne totalement le discours sur le monde, on admettra qu'elle joue un rôle non négligeable. Le regard que portent Lamartine, Chateaubriand et Tocqueville sur la Révolution, pour ne citer qu'eux, se ressent de ce que leur famille a souffert. Indiscutablement, le milieu familial distingue Vigny et Dumas : on a d'un côté un aristocrate bon teint et de l'autre, quelqu'un qui se définit comme un bâtard social. Issu d'une famille de la noblesse tourangelle, Vigny a, dès l'enfance (sous l'Empire) le sentiment

douloureux de faire partie des perdants de l'histoire, comme en témoigne ce fragment du *Journal d'un Poète* :

Dans l'intérieur du collège, j'étais persécuté par mes compagnons ; quelquefois, ils me disaient : « Tu as un « de » à ton nom : es tu noble ?
Je répondais : oui, je le suis.

Et ils me frappaient. Je me sentais d'une race maudite et cela me rendait sombre et pensif¹.

La Restauration elle-même n'annule pas ce sentiment de malédiction, parce qu'elle est perçue comme une version dégradée de l'Ancien Régime. Même si apparemment les anciennes élites retrouvent une place importante, il ne s'agit pas d'un retour à l'ordre ancien. La vieille *noblesse* est désormais concurrencée par une *aristocratie* censitaire, dont l'origine et les quartiers comptent moins que la richesse, et au sein de laquelle figurent notamment des acquéreurs de biens nationaux dont la possession n'est pas remise en cause. Il n'y a plus de situation acquise automatiquement pour les rejetons des vieilles familles ; ceux d'entre eux qui se destinent par tradition à la carrière militaire doivent, comme les roturiers, passer les concours des écoles d'officiers. Les guerres de conquêtes n'étant plus une priorité du régime, les ascensions fulgurantes sont rares. Vigny, qui choisit cette voie, aura comme première mission d'accompagner la fuite de Louis XVIII à Gand. Sa participation à la guerre d'Espagne s'arrête dans les Pyrénées, où il est cantonné en garnison. De la vie militaire, il aura connu les servitudes, pas la grandeur.

Les origines de Dumas sont beaucoup plus hétérogènes, ce qui donne un roman familial complexe. Une grand-mère esclave, un grand-père marquis, dont l'héritier conservera précieusement le blason et la devise (« Deus dedit, Deus dabit »), un père général de la République, une mère issue de la petite bourgeoisie de province : le mélange empêche tout sentiment d'appartenance exclusive à une caste quelconque. A cela s'ajoute un déclassement social après la mort du général Dumas, en 1806 (son fils a alors 4 ans). En 1815, à la Restauration, un choix cornélien se présente au jeune Alexandre :

Ma mère me prit à part [...]
[...]Veux-tu t'appeler Davy de la Pailleterie comme ton grand-père ? Alors, tu es le petit fils du marquis Davy de la Pailleterie, gentilhomme de la chambre de M le Prince de Conti... tu as une position toute faite auprès de la famille régnante. Veux-tu t'appeler Alexandre Dumas tout simplement et tout court, comme ton père ? Alors tu es le fils du général républicain Alexandre Dumas et devant toi toute carrière est fermée »

— Oh ! il n'y a pas besoin de réfléchir, ma mère ! m'écriai-je ; [...] je m'appelle Alexandre Dumas et pas autrement.²

Cet épisode de *Mes Mémoires*, presque trop beau pour être véridique, ne doit pas nous inciter à considérer ces origines mélangées comme antagonistes. Inscrit à sa naissance sous le double nom de Dumas et de Davy de la Pailleterie sur les registres de la mairie de Villers-Cotterets, le futur écrivain porte en lui un sentiment de bâtardise sociale dont il dotera bon nombre de ses héros, et qui peut s'avérer positif : dans une société en pleine redéfinition, le bâtard apparaît comme un personnage clé, proclamant dans son essence que tout est possible.

1 Le *Journal d'un Poète*, 1847. Dans une réécriture de ce texte datée de 1852, Vigny assimile la condition du noble à celle de l'homme de couleur.

2 *Mes Mémoires*, ch. XXXI.

Contrairement à Vigny qui sera de plus en plus tenté par le retrait, Dumas se plonge dans la société de son temps. Mais au-delà de ces différences de milieu, la littérature jouera le même rôle de compensation pour les deux, compensation au déclassement social pour Dumas, et au recul d'une caste pour Vigny.

Etre jeune et (à moitié) noble à l'avènement de l'âge démocratique

Même si le « monde » au sens restreint ne forme pas un bloc monolithique, même si des choix et des positionnements divers se font sentir, l'origine aristocratique, souvent, suppose des valeurs en décalage avec le nouveau siècle. C'est une évidence pendant l'empire et le régime de Juillet. Toute la noblesse d'Ancien Régime ne s'est pas opposée frontalement au régime impérial, une partie importante des exilés est revenue progressivement, mais cela ne signifie pas le ralliement. C'est aussi le moment où émerge, sous les sarcasmes du faubourg Saint Germain, une nouvelle noblesse pourvue de titres aux consonances étrangères. Un peu plus tard, la Restauration s'attire des jugements très durs d'une jeune génération qui fustige un régime incapable de se renouveler. Quant à la monarchie de Louis-Philippe, elle ne suscite que le mépris de la faction légitimiste, qui lui trouve un caractère bourgeois et composite. La Cour s'élargit et devient le Tout-Paris, ce qui signifie qu'on peut y rencontrer (presque) n'importe qui et qu'il n'y a plus de position durablement établie.

Ces trois moments cristallisent une opposition mêlée, réunissant représentants de l'ancienne société, jeunesse romantique, théoriciens contre-révolutionnaires. On peut cependant remarquer que, chez les écrivains romantiques, les voix critiques qui se font entendre sont plus nostalgiques que franchement réactionnaires, et que cette nostalgie porte davantage sur un édifice social que sur un système politique. Ce qui s'exprime, c'est plus le regret de l'ancienne France que de l'Ancien Régime, le souvenir d'une France « en ordres » pimentée de particularismes, d'une pyramide sociale appuyée sur des corps intermédiaires, d'un monde fonctionnant sur le mode holiste. Toute la Comédie Humaine exprime l'effarement devant l'établissement d'une société d'*individus* sans liens avec l'ensemble. Nul sans doute n'a, mieux que Tocqueville, exprimé plus nettement son recul devant le nivellement que met en place la logique démocratique, marquant selon lui un changement de civilisation :

Je promène mes regards sur cette foule innombrable composée d'êtres pareils, où rien ne s'élève, ni ne s'abaisse. Le spectacle de cette uniformité universelle m'attriste et me glace et je suis tenté de regretter la société qui n'est plus .³

La même tentation se laisse percevoir chez Vigny, qui se fait l'écho de Tocqueville, tout en penchant, comme ce dernier, en faveur de l'idée démocratique :

Tout s'aplatit. Les âmes s'égalisent comme les fortunes. Les extrêmes s'émeussent. Peu de grands dévouements, de grands savants, de grands génies. Beaucoup d'hommes un peu éclairés, un peu spirituels.

L'égalité est moins belle, mais plus juste que l'inégalité⁴.

De tels accents chez Tocqueville et Vigny n'ont rien d'étonnant ; mais on en trouve l'écho

³ *De la démocratie en Amérique*, dernière page.

⁴ *Journal d'un Poète*. On rappellera que c'est à partir de 1830 que le mouvement romantique se rallie progressivement à l'idée démocratique.

également chez Dumas, quelques années plus tard. En 1849, sous la 2^e République, éphémère et agitée (le contexte expliquant sans doute ce positionnement), il exprime son regret, dans l'introduction des *Mille et un fantômes* pour un monde disparu :

Et ce que je cherche surtout, ce que je regrette avant tout, ce que mon regard rétrospectif cherche dans le passé, c'est la société qui s'en va, qui s'évapore, qui disparaît, comme un de ces fantômes dont je vais vous raconter l'histoire.

Cette société, qui faisait la vie élégante, la vie courtoise, cette vie qui valait la peine d'être vécue, enfin (...) cette société, est-elle morte ou l'avons-nous tuée ?

Là encore, et même si cette page éreinte vigoureusement la toute nouvelle Chambre des Députés, il serait exagéré et sans doute faux d'y voir une critique de la démocratie. Ce qu'elle exprime est avant tout la nostalgie d'une société qui incarnait un art de vivre. Ces regrets et ces réserves n'empêchent pas le ralliement inéluctable à l'idée démocratique, en marche dès 1830, qu'on trouvera dans toute cette génération, aussi bien chez Vigny que chez Lamartine et Tocqueville ; écrivains et penseurs affronteront le suffrage universel en 1848.

Le décalage conduit-il à l'ilotisme, le fameux ilotisme de la jeunesse que dénonçait Balzac et qu'il situait sous la Restauration ? C'est une proposition qu'on peut transposer sous différents régimes. Un roman de Dumas court et très peu connu, *Cécile*, insiste sur le malaise que ressentent deux jeunes gens nobles revenus d'émigration et qui ne peuvent pas se faire de place dans la société consulaire. Quand au régime de Juillet, décevant la génération romantique qui l'a porté au départ, il mettra en place une conception matérialiste du monde et des rapports sociaux dans laquelle l'artiste se voit marginalisé, au moins en théorie. Il y a donc là des affinités et un rapprochement entre le décalage ressenti par l'ancienne noblesse et par le jeune mouvement romantique.

Dans cette société en redéfinition, plusieurs options sont possibles (et cumulables) pour cette génération privée de ses repères traditionnels. Tout d'abord, le libertinage, incarné par les viveurs balzaciens : mondanités, jeu, actrices Comme l'aventure militaire perd de sa pertinence et qu'il faut néanmoins montrer sa bravoure, le duel perdure pour remplacer le champ de bataille. Il n'est plus pratiqué uniquement par l'aristocratie ; un roturier comme Dumas se battra plusieurs fois au cours de sa vie. Deuxième possibilité, le départ hors de France, que ce soit en Orient (Chateaubriand s'y rend en 1806-1807, Lamartine en 1832-34), ou l'Italie (Chateaubriand et Lamartine y exercent des fonctions diplomatiques, Dumas y réside longuement en 1840-41). Le retrait, encore, exerce une certaine séduction, matérialisé par les thébaïdes du Maine-Giraud et de Saint-Point. Il est enfin possible de jouer le jeu commandé par le nouveau contexte, c'est à dire produire intensivement, et c'est sans doute Dumas qui incarne le mieux ce choix ; marchandisation de la littérature, disent ses détracteurs⁵ ; démocratisation, répondent ses défenseurs. Dernière option, l'engagement politique, évoqué plus haut, auquel tous ou presque se prêteront, avec des fortunes diverses.

Vigny et Dumas représentent deux sensibilités à première vue totalement opposées. Chez le premier domine un pessimisme foncier, qui parcourt tout le *Journal d'un poète*, un sentiment de désillusion et de décadence. Le décalage avec la société du moment et ses valeurs fait naître chez lui un complexe de persécution, dans lequel le noble devient la figure

5. Plus qu'à l'article célèbre de Sainte-Beuve *De la littérature industrielle*, paru en 1829 et qui ne vise pas Dumas, connu à cette époque comme dramaturge, on pense au pamphlet de Mirecourt, *Fabrique de romans. Maison Alexandre Dumas et Cie* (1845).

emblématique de la victime ; le noble, mais aussi l'artiste, comme l'exprime le cas de Chatterton. Dumas, au contraire, illustre une attitude volontariste et conquérante, prenant acte des possibilités offertes par un monde en mutation. Ce n'est pas le moindre des paradoxes que de voir, au-delà de ces différentes manières d'appréhender le monde, les œuvres se féconder et se répondre. La Trilogie est un hommage à *Cinq-Mars*, en même temps qu'un prolongement. C'est aussi l'aboutissement d'un projet laissé inachevé, comme si, pour régler sa dette, Dumas parachevait l'œuvre de Vigny.

La noblesse dans l'histoire : la Trilogie inachevée de Vigny

Quand elle se lance dans le roman historique, popularisé par Walter Scott, la génération romantique le traite selon ce que Lukacs a appelé la forme classique, c'est-à-dire axée sur l'explication du présent ; il s'agit d'expliquer les origines de la Révolution par une plongée dans le passé en cherchant dans les siècles précédents les signes annonciateurs des bouleversements récents. Dans l'esprit de Lukacs⁶, cette forme classique est à mettre en opposition avec celle que prendra le genre après 1848, quand il utilisera l'histoire comme une évasion, un décor exotique. Même si on n'est que partiellement d'accord avec cette théorie⁷, force est de reconnaître qu'elle se vérifie avec nos deux auteurs. Dès les premiers mots de sa fameuse préface *Réflexions sur la vérité dans l'art*, Vigny dévoile explicitement son ambition : il s'agit de procéder à « l'étude du destin général des sociétés » et, en s'attachant au passé, de se rendre compte des « erreurs » commises. L'« erreur » fondamentale, dans l'esprit de Vigny, c'est la Révolution ; chez Dumas, si ce n'en est pas une, c'est néanmoins une énigme dont les causes doivent être éclaircies. Au-delà des divergences de jugement, la même volonté de remontée aux sources se fait sentir. Et cette exploration passe par une réflexion sociale sur l'essence de la noblesse, une explication historique de son déclin et enfin une peinture en empathie profonde.

La fameuse Trilogie de Dumas ne doit pas nous faire oublier l'autre, celle que Vigny a projetée mais n'a pas écrite, limitée à *Cinq-Mars* qui n'aurait dû être qu'un simple panneau. Certes, le projet, qu'on peut suivre grâce au *Journal d'un poète* ne s'était construit qu'après coup. C'est en 1833, (donc 7 ans après *Cinq Mars*) qu'il est fait mention pour la première fois d'un ensemble plus vaste avec un volume introducteur intitulé *Histoire de la grandeur et du martyre de la noblesse de France*. En 1836, il se présente de la façon suivante :

Trois romans, série historique. Histoire de la noblesse.

Les nobles règnent paisiblement : féodalité. – Ils se défient des Bourbons qui s'établissent cruellement-Le roi Jean.

Cinq-Mars – Louis XIII par Richelieu décime les nobles

La Duchesse de Portsmouth : Louis XIV les avilit dans ses antichambres, les ruine par le jeu et la vanité

La Révolution les fait parias, ce qu'ils sont à présent.

Un an plus tard, l'architecture change légèrement : *Cinq-Mars* devient le moment n°1, Louis XIV le n°2, la Révolution marque le dernier stade. L'ensemble restant en suspens, la démonstration ne sera pas complètement exposée, mais la thèse illustrée dans *Cinq-Mars* est

6. On notera que Lukacs, dans *Le Roman historique*, cite à plusieurs reprises Vigny mais ne fait aucune mention de Dumas.

7. Elle s'explique sans doute par le caractère sélectif du corpus retenu par Lukacs, qui ne prend en compte que des auteurs de premier plan (moins Dumas). Si on considère les *minores* (Paul Lacroix, Auguste Maquet) on constate que chez eux, l'histoire a dès le début une finalité essentiellement décorative ; la coupure de 1848 paraît donc artificielle.

suffisamment explicite. Inspirée des positions des théoriciens ultras, en particulier de l'ouvrage de Montlosier *De la monarchie française*, elle est suffisamment connue pour qu'on se contente de la résumer brièvement : la Révolution est le fruit de l'abaissement de la noblesse et des corps intermédiaires par Richelieu, qui prive ainsi la monarchie de son soutien le plus précieux en même temps qu'il la coupe du peuple. L'originalité de Vigny est de revêtir cette thèse d'une coloration doloriste : la noblesse illustre une sorte de complexe du serviteur souffrant, fidèle malgré toutes les avanies qu'elle subit, ce qui est une transposition quelque peu anachronique du malaise ultra sous la Restauration (« Vive le Roi quand même ! »). Dans le roman, c'est le vieux maréchal de Bassompierre qui, dès le premier chapitre, prête sa voix à ce discours. Insistant sur la loyauté de sa caste vis-à-vis de la Couronne, il déplore la fin d'une monarchie encore féodale où le roi n'était que le « primus inter pares », à l'image d'Henri IV. Il y a indéniablement une grande part de pure nostalgie dans cette position ; le vieux maréchal constate qu'il a « vécu trop longtemps » et qu'il entend mal « la langue que parle la Cour nouvelle ». Mais la critique politique est également nette : Bassompierre relativise la portée des séditions et des révoltes aristocratiques du passé et attaque la nouvelle Cour. L'ennemi clairement désigné, c'est évidemment Richelieu, qui coupe Louis XIII de l'amour de son peuple et du soutien de ses gentilshommes, alors que, selon cette logique, sans l'intervention malfaisante du ministre, toute la pyramide formerait un ensemble harmonieux.

Après l'arrestation de Bassompierre, l'intérêt se concentre sur le jeune marquis de Cinq-Mars, qui recèle plus d'une ambiguïté. Il se présente d'abord comme un héros tenant farouchement à sa liberté, refusant les détours du courtisan, affirmant son refus de plaire et son incapacité de se plier à l'hypocrisie officielle, ce qui entraîne chez son ami de Thou (représentant de la noblesse parlementaire) une lourde erreur d'interprétation. Dans la même logique que Bassompierre, il lui attribue une volonté politique noble au service du pays : combattre le cardinal pour « rétablir ce commerce d'amour du père aux enfants qui fut interrompu pendant dix huit ans » c'est-à-dire cette monarchie paternelle et féodale aux « antiques mœurs » regrettée par les partisans de l'ordre ancien. Le malentendu est vite dissipé. La logique qui anime Cinq-Mars est purement individualiste. Loin de combattre pour une cause quelconque, il aspire, tel un héros cornélien, généreux et magnanime, à briller devant la femme qu'il aime, ou à mourir. Les valeurs aristocratiques qu'il incarne ne sont pas d'ordre politique, mais esthétique : la démesure, la bravoure, l'absence de calcul, le panache... Son *aura* tragique (« j'ai entrepris une tâche au dessus des forces humaines, je succomberai »), renforce la séduction qu'il exerce sur le lecteur, incité à adhérer à son entreprise, ce qui est précisément le but que poursuit Vigny. Quant à de Thou, il incarne une autre composante de l'éthique aristocratique : l'amitié, la fidélité fût ce au-delà de désaccords profonds, qui le pousse à partager le sort de son ami, alors qu'il a désavoué son complot et tâché de l'en dissuader. Les deux représentants de la noblesse sont ainsi présentés comme les victimes d'un appareil d'état brutal et arbitraire, qui vise à éliminer les individualités d'exception et préfère s'appuyer sur des serviteurs dociles.

Sans prétention à la vérité historique (et Vigny s'en explique dans sa célèbre préface *Sur la Vérité en art*), le roman connaît néanmoins un immense succès mais qui n'est sans doute pas dû à la thèse qu'il défend ; si la noblesse ultra s'y reconnaît aisément, le courant libéral juge le propos franchement réactionnaire, tandis que la cour et son entourage apprécient peu la peinture de Louis XIII. La faveur dont jouit le roman ne se démentira pas, ce qu'attestent de nombreuses rééditions, mais la critique du comte Molé lors de la réception de Vigny à l'Académie Française, en 1846, témoigne de l'anachronisme idéologique qu'il représente sous Louis Philippe.

La Trilogie de Dumas

Le même malentendu va aussi s'étendre aux romans de Dumas, dont on admire le souffle (l'aventure, l'héroïsme, l'amitié virile), mais sans toujours discerner l'analyse politique et sociale. C'est d'ailleurs assez excusable car le projet dumasien n'est pas posé d'avance et se définit en cours d'écriture. La portée politique est moins évidente que chez Vigny, sans doute parce que Dumas n'a pas du tout l'esprit de système. Mais l'avantage de cette Trilogie là est d'être achevée et de se prolonger avec d'autres cycles (*Les Mémoires d'un Médecin* notamment) si bien que nous avons avec tous ces romans un tableau de l'histoire de France et de sa noblesse qui s'étend sur plusieurs siècles ; Dumas théorise moins mais écrit plus.

Si certaines pages de la Trilogie (notamment dans *Vingt ans après* et *le Vicomte de Bragelonne*) résonnent comme des échos de Vigny, il n'est pas sûr que la thèse de Dumas soit la même, ou plutôt il n'est pas sûr que ces romans aient pour finalité d'illustrer une thèse univoque, comme si la complexité de l'histoire et des mutations sociales excluait tout parti pris réducteur et commandait un discours à plusieurs voix, magnifiquement servi par le quatuor sacré des Mousquetaires. Dès le premier panneau, *Les Trois Mousquetaires*, l'ambiguïté se fait sentir. Certes, ce roman exalte l'aventure chevaleresque (les ferrets) contre le pouvoir et la raison d'état, incarnée par le Cardinal bien plus que par Louis XIII, mais il faut se rappeler que la conclusion voit le ralliement de d'Artagnan à Richelieu. A la logique centrifuge qui prévalait dans l'action de *Cinq-Mars* succède une logique centripète. L'individualisme généreux et la *realpolitik* ne sont pas présentés comme absolument inconciliables, la noblesse turbulente peut se rallier sans s'abaisser ; Richelieu fait d'ailleurs l'objet d'un portrait élogieux, avant de se voir consacrer un hommage posthume dans *Vingt ans après*.

C'est dans ce panneau central relatant les épisodes de la Fronde, dont on dit couramment qu'elle représente les derniers sursauts de la féodalité, que le débat est posé. Le quatuor se divise : D'Artagnan et Porthos servent Mazarin, Athos et Aramis se déclarent contre lui. D'un côté, ceux qui sont salariés du pouvoir (d'Artagnan) ou qui en attendent quelque chose (Porthos, qui vise un titre de baron), de l'autre, ceux qui sont indépendants, riches en biens (Athos) ou en capital social (Aramis). On remarquera l'importance des critères sociaux dans cette division, alors qu'ils n'avaient guère d'importance dans *Les Trois Mousquetaires*. C'est au nom de ces considérations que les deux opposants rejettent la personne de Mazarin, sans s'intéresser beaucoup à son action politique : pour Aramis, c'est « un homme de rien, qui a été domestique, un parvenu, un homme sans nom »⁸. Athos renchérit et le définit comme un « cuistre », un « faquin », un « fesse-matthieu », un « drôle »⁹. Mais il n'est pas sûr que la conception de la monarchie qu'ils défendent soit vraiment celle de la noblesse frondeuse ; leur soutien aux Princes, traités dans le roman sur le mode du ridicule, est une pure position de principe. Au chapitre XXIV, Athos faisant ses adieux à son fils devant les tombes royales de Saint Denis, prend ses distances par rapport à cette vision politique dans un discours qui revêt des accents maistriens :

Il y a deux choses enfermées dans le palais du Louvre : le roi, qui meurt, et la royauté qui ne meurt pas. Raoul, sachez distinguer toujours le roi de la royauté ; le roi n'est qu'un homme, la royauté, c'est l'esprit de Dieu. (...) Servez, aimez et respectez la royauté, c'est-à-dire la chose infaillible, c'est-à-dire l'esprit de Dieu sur la terre, c'est-à-dire cette étincelle céleste qui fait la poussière si grande et si sainte que nous autres, gentilshommes de haut lieu cependant,

⁸ *Vingt Ans après*, ch. XI.

⁹ *Vingt Ans après*, ch. XVII.

nous sommes aussi peu de choses devant ce corps étendu sur la dernière marche de cet escalier que ce corps est lui-même devant le trône du Seigneur.

Rendant hommage à Richelieu car « s'il a fait le roi petit, il a fait la royauté grande » et appelant de ses vœux la venue d'un roi fort, Athos professe ici la justification du pouvoir absolu, affirmant une différence de nature entre le roi et ses gentilshommes, à mille lieux de la position du Bassompierre de *Cinq-Mars* ; l'épisode de saint Denis, très fort sur le plan dramatique, est déconcertant par rapport à la ligne générale du roman, reflétant surtout l'absence d'esprit de système de Dumas et son rêve d'une vision unitaire (et *a posteriori*) de l'histoire de France. Ce rêve d'une réconciliation générale se poursuit à la fin du roman, quand après de nombreuses péripéties, d'Artagnan, après avoir trahi la mission que Mazarin lui a confiée, se remet à son service, reconnaissant que le Cardinal est « un grand politique » et que « la France a besoin de [lui] »¹⁰. Comme dans *Les trois Mousquetaires*, c'est la logique du ralliement qui prévaut (ou du moins, chez les anciens Frondeurs, la réserve). Et à la fin de *Bragelonne*, le même phénomène se produit, à cela près que c'est le pouvoir absolu du Roi que d'Artagnan reconnaît enfin. Au terme de violents affrontements entre Louis XIV et les Mousquetaires pour des motifs surtout privés, il constate que le jeune roi a endossé pleinement son rôle :

Comprendriez-vous, monsieur d'Artagnan, de servir un roi qui aurait cent autres rois, ses égaux, dans le royaume ? [...] La Fronde, qui devait perdre la monarchie, l'a émancipée. Je suis maître chez moi, capitaine d'Artagnan.....Qu'importe que Dieu n'ait pas donné du génie à des bras et à des jambes ? C'est à la tête qu'il le donne, et à la tête, vous le savez, le reste obéit ; je suis la tête, moi !

[...]

D'Artagnan demeurait étourdi, muet, flottant pour la première fois de sa vie. Il venait de trouver un adversaire digne de lui¹¹.

Capital, ce chapitre (intitulé « le roi Louis XIV) parachève la construction dumasienne en démontrant que le centre de gravité du *Vicomte* est l'émergence d'un grand règne. C'est à ce roi fort qu'Athos appelait de ses vœux devant les tombeaux de Saint-Denis qu'il revient d'écraser les représentants de la noblesse, ses soutiens naturels, et en cela Dumas rejoint la thèse de Vigny. La mort des mousquetaires est le prix à payer pour cette évolution. Mais la monarchie qui émerge ne semble pas recéler en elle les germes de sa décomposition future. C'est la mise en place d'un état moderne et puissant que relate le romancier épris de grandeur nationale, optant pour une vision de l'histoire que peuvent boudier les spécialistes, mais à laquelle adhère l'immense majorité des lecteurs.

Une caste en mutation

Moins fermement établie que celle de Vigny, la thèse de Dumas n'a donc pas toujours été bien comprise. Mais l'originalité de la Trilogie repose sur un autre point. L'action s'étend sur une trentaine d'année, rendant possible une étude sociologique dans la durée des mutations qui traversent cette caste. De nouvelles formes de noblesse apparaissent, des éthiques s'opposent, des conflits se présentent.

Ce phénomène se manifeste à partir de *Vingt Ans après*. On a vu comment les quatre amis se divisaient, et comment les critères sociaux expliquaient ces choix. Il apparaît que les visées de

10 *Vingt Ans après*, ch. XCIV.

11 *Le Vicomte de Bragelonne* ch. CCLIX.

d'Artagnan et de Porthos, qui choisissent de servir Mazarin, ont quelque chose de fondamentalement bourgeois (l'avancement, la solde, l'ascension sociale), ce qui est sans doute lié à l'apparition de la notion de service et de charge : la carrière des armes, qui était l'apanage de l'aristocratie, est devenue, pour certains d'entre eux, un travail rétribué. D'Artagnan comme Athos sont nobles et gens d'épée, prêts à verser l'impôt du sang, mais le premier est salarié alors que le second garde son indépendance par rapport au pouvoir. Cette différence de statut entraîne une opposition éthique capitale. Obéissance au maître ou fidélité aux principes fondamentaux : quelle est la conduite à tenir pour un gentilhomme ? Au chapitre LXI, d'Artagnan, qui a participé à l'arrestation du roi Charles Ier en vertu des accords qui lient Mazarin et Cromwell, se justifie au nom de la « servitude militaire » qui est le lot de sa caste :

Je suis ici parce que je suis soldat, parce que je sers mes maîtres, c'est-à-dire ceux qui payent ma solde. J'ai fait le serment d'obéir et j'obéis.

Mais Athos rejette cette justification en vertu d'une autre déclinaison du code d'honneur aristocratique :

Parce que tous les gentilshommes sont frères, parce que vous êtes gentilhomme, parce que les rois de tous les pays sont les premiers entre les gentilshommes, parce que la plèbe aveugle, ingrate et bête prend toujours plaisir à abaisser ce qui lui est supérieur ; et c'est vous, vous, d'Artagnan, l'homme de la vieille seigneurie, l'homme au beau nom, l'homme à la bonne épée, qui avez contribué à livrer un roi à des marchands de bière, à des tailleurs, à des charretiers ! Ah ! d'Artagnan, comme soldat, peut être avez-vous fait votre devoir, mais comme gentilhomme, vous êtes coupable, je vous le dis...¹²

Le conflit qui oppose Athos et d'Artagnan met l'accent sur le divorce qui s'est installé entre l'éthique militaire et l'éthique aristocratique, jusque là traditionnellement liées, mais que la conception moderne de l'armée tend à disjoindre. Laquelle va prévaloir ? L'éthique aristocratique recèle (encore) un pouvoir de séduction infiniment plus fort que le service du pouvoir, accepté sans enthousiasme par ceux qui le soutiennent, ce qui explique que d'Artagnan et Porthos se rallient vite aux idées d'Athos et d'Aramis et entreprennent avec eux la mission impossible de sauver le roi Charles Ier. Leur revirement illustre la permanence de l'esprit chevaleresque et la résistance à la mise en place d'un état centralisé _avant la « paix des braves » qui marque la fin de ce deuxième panneau.

Il revient au *Vicomte de Bragelonne* d'illustrer une ultime mutation : l'apparition du noble courtisan. C'est en quelque sorte la *Duchesse de Portsmouth* de Dumas, et la version romanesque du processus que décrira Norbert Elias dans *La Civilisation des mœurs*. A la noblesse d'épée, représentée par « tous ces gentilshommes insolents, maigres, maugréant toujours, hargneux, mâtins, qui mordaient mortellement les jours de bataille »¹³, dont d'Artagnan regrette la disparition, succède une classe domestiquée, confinée à la Cour, à la course aux faveurs et aux commérages, et dont le meilleur représentant est sans doute Saint-Aignan, le préposé aux affaires amoureuses du Roi. Les modèles sociaux évoluent, le guerrier, passé de mode, est remplacé par l'homme de cour dont Castiglione avait déjà fixé les traits en 1528. L'émergence de ce nouveau type social est interprétée par la vieille noblesse guerrière comme une ultime déchéance. A partir de ce moment, Athos et d'Artagnan ne se sentent plus attachés au service du roi. Plus que d'une

¹² Ce chapitre LXI de *Vingt ans après* est intitulé précisément « Les gentilshommes ».

¹³ *Le Vicomte de Bragelonne*, ch. CCLIX.

opposition politique (ni l'un ni l'autre ne participent à la conjuration d'Aramis qui veut remplacer le roi par son jumeau caché), il s'agit d'un décalage d'ordre générationnel et psychologique ; comme le Bassompierre de *Cinq-Mars*, les deux anciens compagnons se sentent étrangers et dépayés dans la nouvelle Cour qui leur fait sentir leur vieillissement. La rupture est dès lors inévitable pour Athos. Elle se produit pour des motifs d'ordres privés : le comte de la Fère reproche au Roi, qui a séduit la fiancée de Bragelonne, sa duplicité amoureuse, et lui signifie, en brisant son épée, la fin d'un pacte remontant à plusieurs siècles :

Fils de saint Louis, vous commencez mal votre règne, car vous le commencez par le rapt et la déloyauté ! Ma race et moi sommes dégagés envers vous de toutes cette affection et de tout ce respect que j'avais fait jurer à mon fils dans les caveaux de St Denis ¹⁴.

Ruptures et réconciliations alternent dans les rapports entre d'Artagnan et le roi. Une première rupture intervient au début, au ch. XIV, à première vue pour des raisons matérielles : d'Artagnan n'est pas satisfait de sa situation et quitte son roi comme un salarié quitterait un patron peu généreux. Mais ces considérations ne sont pas les seules qui expliquent son geste, et très vite le grief fondamental d'ingratitude ressurgit : « le maître a oublié son serviteur et voici que le serviteur en est réduit à oublier son maître ». Après une première réconciliation avec le Roi qui lui offre un brevet de capitaine des Mousquetaires, il rompt à nouveau par solidarité avec Athos et Bragelonne, et à cette occasion, proclame son rejet des nouvelles attributions de sa caste :

Sire, choisissez ! voulez-vous des amis ou des valets ? des soldats ou des danseurs de révérences ? des grands hommes ou des polichinelles ? Voulez vous qu'on vous serve ou voulez-vous qu'on vous plie ?

Le vieux guerrier, malgré ses éclats, finit néanmoins par accepter cette position amoindrie à laquelle l'évolution des mœurs l'oblige parce que sa fidélité indéfectible ne lui laisse pas d'autre possibilité :

Je resterai, parce que j'ai l'habitude depuis trente ans d'aller prendre le mot d'ordre du roi et de m'entendre dire « Bonsoir, d'Artagnan. » avec un sourire que je ne mendiais pas. Ce sourire, je le mendierais. Êtes-vous content, Sire ?¹⁵

A partir de là, le Mousquetaire désabusé n'a plus qu'à s'effacer et à attendre la mort, qui lui viendra, ultime consolation, sur le champ de bataille, comme pour prouver son incompatibilité avec le modèle de Cour.

Du noble combattant au noble courtisan, la logique semble être celle de la décadence, et c'est d'ailleurs une antienne que répètent à l'envie chacun des Mousquetaires. A la dégénérescence de cette caste s'ajoute, comme on l'a vu, l'amoindrissement de son rôle politique. Mais est-ce la décomposition interne de la noblesse qui provoque sa perte, ou des facteurs extérieurs ? Le cycle suivant, celui des *Mémoires d'un Médecin*, qui aborde l'histoire de la Révolution, met en scène de jeunes gentilshommes qui ne le cèdent pas en bravoure à leurs ancêtres, tout en s'ouvrant aux idéaux de leurs temps. Au credo d'Athos « Tous les gentilshommes sont frères », ils répondent « Les hommes sont ici-bas pour s'entraider. Ne sont-

14 *Le vicomte de Bragelonne*, ch. CXCVII, « Roi et noblesse »

15 *Le Vicomte de Bragelonne*, ch. CCLIX

ils pas tous frères ? »¹⁶, en gommant paradoxalement toute idée de spécificité aristocratique. C'est d'ailleurs ce qui cause leur perte au moment décisif, tiraillés qu'ils sont entre leurs idéaux et une Histoire emballée et féroce. Loin d'avoir démerité, ils sont pourtant destinés à périr comme victimes expiatoires pour baptiser dans le sang l'ère nouvelle. Tel est le message radicalement pessimiste de la *Comtesse de Charny*.

Le romantisme des causes perdues

Etre victime signifie-t-il être vaincu ? La Révolution a positionné la noblesse comme grande perdante de l'histoire. Mais les choses ne sont pas si simples, ni les rôles fixés une fois pour toutes. Les tournants et revirements du XIX^{ème} siècle engendrent sans cesse de nouvelles causes perdues à défendre : celle des demi-soldes aigris sous la Restauration, celle des Bourbons sous Louis-Philippe, celle des Orléans après 1848 ... Dans une époque changeante, où règne l'opportunisme, la fidélité devient une vertu cardinale. Refuser de s'adapter à tous prix, cultiver des principes fussent-ils désuets et rigides, comme le font les ultras (mais pas seulement eux), tout cela prête à sourire, mais n'en commande pas moins le respect. A côté de ceux, nobles ou non, qui composent et qui transigent, d'autres mettent leur honneur à servir des causes qu'ils savent sans espoir ; c'est ainsi que Vigny est prêt, en 1830, à donner sa vie pour un roi auquel ne le rattachent que de « pieuses superstitions » : le soutien de Chateaubriand à la duchesse de Berry et son voyage à Prague au près de Charles X en exil est un autre exemple. Que ces choix ne soient pas tournés vers l'avenir et n'aillent pas dans le sens de l'histoire n'a pas d'importance, du moment qu'ils contiennent leur justification morale et philosophique.

Le roman historique, à sa manière, traduit cet état d'esprit. Soupçonné d'adhésion aux valeurs aristocratiques, il s'est vu taxé de passéisme. Et de fait, le code d'honneur anachronique qu'il exalte, en passe d'être remplacé par des conduites plus pragmatiques, est en totale opposition avec l'air du temps bourgeois et affairiste. Cela n'empêche pas le succès du genre, qui en dit d'ailleurs long sur les modèles persistants qui habitent les Français de la monarchie de Juillet ; d'origine noble ou non, tous les lecteurs de romans historiques rêvent d'exploits guerriers et d'esprit chevaleresque pour « servir la cause la plus sacré qu'il y ait au monde, celle du malheur, de la royauté, de la religion »¹⁷. Il semble que cette production littéraire a pu faire office de soupape de sécurité pour un public en décalage, conscient ou inconscient, avec l'esprit du siècle, en permettant une adaptation progressive au nouveau contexte. Les infortunes royales remplacent, sur le mode prestigieux, les bénéficiaires classiques du soutien des preux chevaliers, c'est à dire la veuve et l'orphelin, tout simplement parce qu'ils ont endossé ce statut. Par un total renversement, les puissants de la veille, devenus faibles et opprimés, requièrent aide et assistance.

Cette matière se révèle d'ailleurs très riche, récupérant des émotions traditionnellement suscitées par la tragédie (la *terreur* et la *pitié*) qu'elle adapte au moule romanesque. Le destin tragique des têtes couronnées (Charles II d'Angleterre, Louis XVI, Marie-Antoinette) fait l'objet d'une attention passionnée et quelque peu masochiste : de chapitre en chapitre, le lecteur voit approcher une catastrophe qu'il sait inévitable, et les péripéties et le suspens ne font que rendre plus cruelle la sanglante conclusion¹⁸. Ce processus s'apparente alors à une immense *catharsis* collective visant à évacuer un traumatisme, où la production romanesque remplit un rôle de soutien psychologique : mettre en narration les bouleversements permet de les maîtriser quelque peu. Le service romanesque de ces causes perdues revêt par ailleurs une dimension historique autant que morale. Si l'obéissance à la loi du réel s'impose, elle n'empêche pas la reconstitution d'une

16 *Joseph Balsamo*, ch. XLIX

17 *Vingt ans après*, ch. LXI.

18 *Vingt ans après* et *le Chevalier de Maison-Rouge* sont à cet égard exemplaires.

histoire imaginaire, mais possible, de « ce qui aurait pu être », comme si le roman avait le pouvoir (temporaire) d'effacer la sombre réalité. Pendant quelques heures de lecture, le salut de Charles 1er, de Louis XVI et de Marie-Antoinette devient envisageable sur un mode fictionnel qui se reconnaît comme tel. Qu'aurait été l'histoire si Louis XIV avait été remplacé par son jumeau caché ? La Révolution aurait-elle pu faire l'économie du sang royal, et, du même coup, éviter de scinder le pays en deux fractions irréconciliables ? Autant de questions qui agitent le lecteur des années 1820-40, conscient de sa proximité avec une histoire inédite et décisive. L'histoire obéit-elle à la loi de la nécessité ? Loin de se borner à un mécanisme de compensation, (ce qu'on a souvent attribuée au roman dit « populaire »), le romantisme de la cause perdue sert la réflexion et empêche d'accepter le présent sans se poser de question en invoquant l'inéluctable. Vigny, très vite, s'est cabré devant ce prétexte, comme en témoigne ce fragment révélateur du *Journal* daté du 10 février 1834 :

Relu Cousin.

Rien de plus dangereux à mon sens que sa doctrine de l'optimisme historique.

La moralité de la victoire est la raison du plus fort. C'est la plus grossière des doctrines, c'est le fatalisme oriental.¹⁹

Ramer à contre-courant condamne peut-être à l'isolement et au déphasage, mais cela permet d'entretenir une attitude critique envers son temps. La réserve hautaine des déçus du nouveau siècle n'est pas stérile et contribue à alimenter la réflexion politique. Contre la logique calculatrice et capitaliste qui se met en place, elle préfère promouvoir une éthique de la gratuité, du prestige, du panache. Rejetant l'idée de la lutte des classes et du primat de l'économie, elle exprime son attachement à d'autres valeurs, et, en définitive, à un autre modèle de société.

Loin de se figer dans une logique de caste, le roman historique chez Vigny et Dumas est mis au service d'un idéal de réconciliation générale. Combattant les théories centrifuges (les deux races, les deux France, la lutte des classes), ils réintègrent la noblesse dans le roman national, en démontrant qu'elle a largement payé le prix du sang, sur les champs de bataille comme sur l'échafaud. La portée de leurs œuvres dépasse alors le simple plaidoyer *pro domo*, et sonne comme un ralliement démocratique pour toute la nation. Le but de cette génération aura été d'écrire pour rétablir et consolider l'unité du pays, qui, à ses yeux, n'est pas une cause perdue.

Anne-Marie CALLET-BIANCO
CERIEC, Université d'Angers

¹⁹ Le *Cours d'Histoire et de philosophie* de Cousin (1828) développe une vision providentialiste et progressiste de l'histoire.

BIBLIOGRAPHIE

Textes de référence

Dumas, Alexandre : *Les Trois Mousquetaires, Vingt Ans après*, Robert Laffont, collection Bouquins, 1991

Le Vicomte de Bragelonne, Gallimard, collection Folio, 1994

Les Mémoires d'un Médecin (Joseph Balsamo, Le Collier de la reine, Ange Pitou, la Comtesse de Charny), Robert Laffont, collection Bouquins, 1990

Les Mille et un fantômes, Gallimard, collection Folio, 2006

Cécile, Editions Alteredit, 2009

Mes Mémoires, Robert Laffont, collection Bouquins, 1989.

Vigny, Alfred de : *Cinq-Mars*, Gallimard, collection Folio, 1980.

Le Journal d'un Poète in *Œuvres complètes*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1948.

Etudes récentes

Charles, Christophe, *Histoire sociale de la France au XIXème siècle*, Seuil, 1991, collection Points

Chaussinand-Nogaret, Guy (dir), *Histoire des élites en France du XVIème au XXème siècle*, Tallandier 1991.

Elias, Norbert, *La Société de cour*, Flammarion, 1985, collection Champs

La Civilisation des mœurs, Presses Pocket, 1985, collection Agora

Martin-Fugier, Anne : *La Vie élégante et la formation du Tout-Paris*, Fayard, 1990